

© Béatrice Nicodème 2022

www.beatrice-nicodeme.com

Couverture : Photo © Alamy. Design : Blandine Dupas

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6727-7

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
par tous procédés réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits
et responsable du contenu de ce livre.

INDÉSIRABLES

DU MÊME AUTEUR

Le Figuier sauvage

Et ils trouveront le repos

La Tentation du silence

Éditions du 38

Comme ils respirent

Fleuve noir

Meurtres par écrits

Faux frère

Hachette

Défi à Sherlock Holmes

Le Masque

Les Loups de la Terreur

La Mort du Loup blanc

Le Chacal rouge

La Conspiration de l'hermine

L'Envol de l'Aigle

Mauvaise rencontre

La Mort au doux visage

Le Guetteur

Le Venin du pouvoir

Timée Éditions

Le Secret de Sir Adrian F.

L'Énigme Leprince

Mensonges

Béatrice Nicodème

INDÉSIRABLES

Invisibles tels des secrets bien gardés, les racines de l'arbre développent un enchevêtrement de ramifications qui lui permet de s'ancrer solidement dans le sol. Le record de profondeur (120 m.) serait détenu par un figuier sauvage du Transvaal.

Tout aussi cachées, les racines de chaque être humain le façonnent à son insu. Endommagées ou brisées, elles le fragilisent, complexifient les liens familiaux et les rencontres qui jalonnent sa vie, le poussent parfois à des décisions ou à des refus irrationnels qui provoquent échecs et ruptures.

« Écrire sur les siens, c'est en quelque
sorte rejouer ce qui a eu lieu, afin que
les spectres puissent enfin retrouver la paix. »

Christophe Boltanski

Prologue

Le flacon de parfum est posé sur la tablette au-dessus de mon bureau. Il m'a été offert par ma grand-mère le jour de mes vingt ans.

— Il a de la valeur, et pas seulement parce que c'est du Baccarat, m'avait dit Rozic. Il appartenait à la mère de... ton grand-père. Il y tenait énormément.

Ton grand-père. Des mots qu'elle prononçait rarement et qui étaient toujours précédés d'un bref temps d'arrêt. Comme si cet homme, parce qu'il était mort avant d'avoir pu l'épouser, ne méritait pas ce titre.

C'est un objet magnifique. En cristal incolore, rectangulaire avec des pans coupés, il est surmonté du bouchon quadrilobé si typique de la marque prestigieuse. *GUERLAIN, QUAND VIENT L'ETE*, annonce l'étiquette. Il contient encore un doigt de parfum qui aujourd'hui a pris la teinte du caramel. À chaque fois que j'en soulève le bouchon, avec prudence et vénération, je me délecte du mélange subtil de jasmin, de rose et d'hélio-

trope auquel se marient les notes acidulées du citron et la douceur du miel. Et lorsque je le respire, j'imagine mon arrière-grand-mère faisant le même geste il y a plus d'un siècle, puis déposant dans son cou une goutte minuscule du concentré de rêve au moment de partir pour le bal.

Sur le fond du flacon est collé un petit rectangle de papier sur lequel on lit encore, bien que l'encre ait pâli : *Pour les 20 ans de ma petite chérie. Maman.*

Je l'avais d'abord placé dans la salle de bains, devant le miroir, puis j'avais eu peur que l'humidité n'abîme l'étiquette et j'avais préféré le poser au-dessus de mon bureau.

Ainsi avais-je eu un indice devant les yeux durant des années, sans que mon instinct d'historienne soit alerté par l'anachronisme qui avait échappé à Rozic.

VICTOR

1

Le restaurant était comme on les aimait, Simon et moi : un cadre sobre et élégant, des tables suffisamment distantes pour favoriser les confidences, un serveur chaleureux mais discret. Nous l'avions repéré depuis longtemps, nous promettant d'aller y dîner un soir.

— On n'avait pas dit qu'on attendrait d'avoir quelque chose à arroser ? remarqua Simon en me scrutant.

J'avais lancé la proposition l'air de rien, comme si l'idée m'était venue subitement en jetant un œil à la carte au retour du lycée, mais il n'était pas dupe. Ce genre de surprise en cache généralement une autre, plus importante.

Je pris l'air étonné.

— Ah oui, on avait dit ça ? Euh... Bar au beurre blanc ou souris d'agneau ?

— Bar.

— Moi aussi. Ça simplifiera le choix du vin.

Une fois la commande passée, la bouteille arriva très vite, accompagnée de toasts et d'un appétissant tartare d'algues.

— Alors c'est juste un dîner comme ça, reprit mon ami. On n'arrose rien.

— Non, mais j'ai quand même un truc à t'annoncer.

Au moment de lever nos verres pour trinquer, les yeux brillants de Simon m'alertèrent. Quelle idiote ! Après la discussion que nous avons eue pour la énième fois au moment de la rentrée scolaire, j'aurais dû m'y prendre autrement. C'était clair qu'il s'attendait maintenant à *la* grande nouvelle. Il se pencha vers moi par-dessus la table en murmurant :

— Tu as pris une décision, ma Lou ?

Je répondis que non, ce n'était pas du tout ce qu'il croyait. La lumière s'éteignit aussitôt dans ses yeux.

— Oh, Sim, on en a parlé il y a moins de trois semaines. Je t'ai dit clairement que c'était trop tôt, non ?

Il battit en retraite.

— C'est bon ! Mais les années filent à toute vitesse. J'ai trente-trois ans...

— Et moi, même pas vingt-neuf. Exactement le même âge qu'il y a trois semaines.

— Trois semaines de plus, tenta de plaisanter Simon. Bon, qu'est-ce que tu as à me dire de si important ?

Je lui annonçai alors la grande nouvelle : j'avais décidé de préparer une thèse.

Il fronça les sourcils et passa une main perplexe dans son épaisse chevelure. Lire dans ses pensées était un jeu d'enfant. Une thèse signifiait au moins trois années de travail acharné, de nuits blanches et de vacances annulées, de piles de livres s'écroulant à côté du lit, de pizzas englouties les yeux rivés sur

l'écran de l'ordinateur, d'échanges se limitant à des petits mots laissés dans tous les coins de l'appartement. Puis, après avoir passé en revue les réjouissances qui se profilaient à l'horizon, Simon se livrait à un calcul très simple. Dans le meilleur des cas, j'aurais trente-deux ou trente-trois ans lorsque la vie pourrait reprendre un cours normal. Pour peu qu'on essuie quelques échecs, est-ce que je ne finirais pas par dire qu'il était un peu tard pour avoir un enfant ? Sans parler de deux ou trois... Car, bien qu'il soit toujours resté prudemment évasif sur cette question, j'étais convaincue qu'il comptait reproduire le schéma qui avait cours dans sa famille : moins de trois rejetons, ça faisait mesquin.

J'interrompis sa réflexion.

— C'est bon ? Tu as inventorié tous les inconvénients ? Et si tu fantasmait sur les avantages ? *Un*, si j'enseigne toute ma vie au lycée je terminerai en vieille prof aigrie. *Deux*, comme maître de conférences, j'aurai beaucoup moins d'heures de cours. *Trois*, le salaire. Un bon quarante pour cent en plus.

Il admit qu'effectivement, présenté comme ça... Mais ajouta que ça signifiait tout de même au moins trois ans d'une vie de chien. Je me gardai bien de préciser qu'en histoire il valait mieux prévoir quatre années qui pouvaient facilement devenir six.

— Pourquoi une vie de chien ? Je serai sûrement de bien meilleure humeur après une journée de recherche qu'après cinq ou six heures face à des ados qui se demandent pourquoi je leur parle d'époques où il n'y avait ni smartphones ni tablettes.

Simon pouvait difficilement me contredire, lui qui allait si souvent donner ses leçons de violoncelle en traînant les pieds. Mais cela signifiait-il que je serais obligée de prendre un congé

et qu'on devrait vivre sur son seul salaire de musicien ?

Je m'empressai de le rassurer. Il devait bien savoir que je détestais dépendre de qui que ce soit. Je poserais ma candidature à l'école doctorale, de façon à obtenir un contrat qui me permettrait de demander ma mise en disponibilité. Au pire, je pourrais toujours ponctionner mon plan épargne logement. Et j'ajoutai en riant :

— Là-haut, papa se frottera les mains de me voir utiliser une partie de mon héritage pour devenir docteur en histoire. Tu sais comment il était, avec son obsession des diplômes.

Mon père était décédé six mois auparavant. Hospitalisé pour une intervention bénigne, il n'avait pas supporté l'anesthésie et était mort quelques heures après l'opération. Je ne le voyais que très rarement, il était austère, susceptible, peu démonstratif, nous avions eu des heurts fréquents et même des brouilles plus ou moins longues, mais nous avions partagé pendant près de trente ans la même nébuleuse de nostalgie. Car, de ma mère, je n'avais que des souvenirs imprécis et presque irréels. Un soir, elle m'avait embrassée et avait éteint la lune qui me servait de lampe de chevet, et au matin elle ne s'était pas réveillée. J'avais six ans. Mon père m'avait élevée seul, à grand renfort de baby-sitters et de jeunes filles au pair, grâce à quoi je parle l'anglais à la perfection et me débrouille honorablement en allemand et en italien. J'ai presque toujours été en tête de classe, pour la simple raison que chaque bonne note me valait, de la part de mon père, non seulement un sourire (par ailleurs fort rare), mais surtout la confirmation de ce qui me donnait la force de supporter le manque si douloureux : « Ta maman est sûrement très heureuse. Elle attend énormément de toi. »

De façon inattendue, le décès de ce père dont je me croyais

détachée m'avait fait basculer dans cet état cafardeux que Clémence, ma copine astrologue, appelle mon *mode lune noire*. Tout me blessait, l'explosion de fleurs et de parfums du printemps, les rires insouciantes des élèves, et même les attentions délicates de Simon. Puis l'été était arrivé. On avait loué une petite maison à Belle-Île, on avait nagé, fait l'amour dans des criques, pêché, lu, on s'était régalés de fruits de mer, et les vagues de l'océan avaient emporté mon chagrin. J'avais repris le chemin du lycée pleine d'optimisme, mais moins de deux semaines plus tard je m'étais juré que cette nouvelle année scolaire serait la dernière.

— Tu n'as plus envie qu'on achète un appart' ? demanda Simon.

Je répondis que si, mais que cela pouvait attendre. Et il finit par admettre que l'aventure méritait d'être tentée. Comme je n'avais aucune envie de l'entendre ajouter qu'un emploi du temps moins chargé signifierait plus de présence à la maison, donc davantage de disponibilité pour nos futurs enfants, je lui demandai comment s'était passée sa répétition.

— Plutôt pas mal. Mais les chefs allemands ont toujours un peu de mal avec le bazar français. Les cuivres qui répondent à leurs mails entre deux interventions, la contrebasse arrivée trop tard pour avoir le temps de s'accorder...

Avant de rencontrer Simon, je me représentais les membres d'un orchestre comme des élèves disciplinés, et j'enviais les chefs, dont un simple geste suffit à figer la salle dans un silence de cathédrale. Simon m'avait révélé les gags, les blagues de sales gosses et les peaux de banane qui rythmaient sa vie de violoncelliste dans un orchestre régional. Pas de semaine sans psychodrame, du boycott d'une nouvelle violoniste pimbeche

aux manœuvres douteuses d'un second violon pour se faire nommer chef d'attaque. Pas de répétition sans fous rires de gamins, surtout.

— Tu as un sujet, pour ta thèse ? demanda-t-il.

— Pas l'ombre, et je dois en proposer un pour début janvier si je veux attaquer à la rentrée prochaine. Trois mois, ça paraît énorme, mais en fait c'est très peu.

Simon réfléchit un instant avant de lancer :

— Tu m'avais parlé de ton arrière-grand-père industriel. Tu pourrais peut-être creuser de ce côté-là.

— Sim, tu es génial !

Il était tombé pile sur le genre de sujet qui avait des chances de me passionner. Il ne me semblait pas lui avoir parlé de mon arrière-grand-père, mais il fallait croire que si puisqu'il se souvenait que, petit-fils de cultivateur, celui-ci avait transformé la modeste serrurerie de son père en une importante entreprise de construction métallique.

C'était d'ailleurs à peu près tout ce que je savais concernant mon aïeul. Et aussi qu'il avait été député pendant quelques années. Mais, d'après mon père, son entreprise était très loin de pouvoir rivaliser avec Lefèvre-Utile ou les chantiers Dubigeon, et il n'y avait pas l'ombre d'une dynastie Martineau. Antoine, le fils (mon grand-père), qui était parti à Saint-Nazaire pour se faire embaucher comme simple ouvrier sur les Chantiers navals de Penhoët, avait été tué dans les bombardements de février 1943 alors qu'il venait de fêter ses vingt-cinq ans.

— Pourquoi ? s'étonna Simon.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi il est allé bosser sur les chantiers alors que la boîte de son père devait lui tomber toute cuite dans le bec ?

— Ça, mystère. D'après Rozic, c'était un excellent élève. Son rêve, c'était de devenir interprète. Il aurait quitté Nantes sur un coup de tête après s'être engueulé avec son père, après quoi il n'a plus jamais revu ses parents. N'empêche que ton idée m'excite. Je pourrais extrapoler sur l'histoire industrielle de Nantes. Ça peut être super intéressant, à condition de trouver un angle original.

— Ce serait chouette, renchérit Simon. Tu apprendrais sûrement des tas de choses sur ta famille. C'est important pour...

Il s'arrêta net, mais il était facile de compléter les points de suspension : c'était important pour mes – nos – descendants.

J'objectai qu'il n'y avait pas grand-chose à découvrir sur la lignée Martineau, puisque chaque couple n'avait eu qu'un enfant.

Simon laissa échapper un « Ah... » qui signifiait : « Cette peur panique des familles nombreuses est donc héréditaire. » Je rétorquai que ce n'était pas la faute de mes grands-parents si Saint-Nazaire avait été bombardé avant la naissance de mon père, et que ma mère aurait sûrement préféré ne pas collectionner les fausses couches avant de m'avoir.

Simon était habitué à me voir réagir au quart de tour. Il rit.

— Arrête ton char, Lou. Reconnais que tu me l'avais offerte sur un plateau, celle-là. Alors, ton arrière-grand-père ?

— C'est plus simple de partir de mon père. Il est né quelques mois après le bombardement dans lequel Antoine, mon grand-père, a été tué. Antoine et Rozic, ma grand-mère, comptaient se marier, seulement ils avaient fêté Pâques avant les Rameaux, comme on disait à l'époque. La honte ! Dès que les parents de Rozic ont appris qu'elle était enceinte, ils l'ont expédiée chez un oncle et une tante qui habitaient du côté de

Savenay. Elle n'a jamais revu Antoine. C'est elle qui a déclaré la naissance, c'est pour ça que je ne m'appelle pas Martineau, mais Cozic. Mais je t'ai déjà raconté tout ça.

— Et tu dis qu'il était fils unique ?

— Oui. Victor (l'industriel) l'avait eu sur le tard. Résultat, je n'ai aucune famille du côté paternel, à part Rozic. Papa ne parlait jamais de sa famille, et Rozic n'a pas connu le fameux Victor... N'empêche, l'idée de bosser sur lui m'excite. Je vais choisir un carnet dès ce soir et établir mon plan de bataille.

Mes carnets ont toujours amusé Simon. J'en achète un peu partout, j'en ai un tiroir plein dans mon bureau. Quand je me lance dans un projet, que ce soit une recherche historique, un article pour une revue d'histoire ou une réflexion sur une nouvelle déco, j'en sélectionne un et j'y note chaque étape de mon travail. Je les ai tous gardés depuis le premier.

Je me serais volontiers passée de dessert pour rentrer tout de suite choisir le nouveau carnet. C'était malheureusement hors de question. Simon aurait tué père et mère pour un moelleux au chocolat.

2

Mon bureau est la seule pièce qu'on n'avait pas modifiée quand Simon était venu vivre avec moi. Les murs sont presque entièrement tapissés de rayonnages qui débordent de livres et de dossiers. Au-dessus de ma table de travail, en revanche, il n'y a rien pour me distraire que la tablette étroite sur laquelle voisinent un caillou ramassé à Belle-Île, quelques photos, et le flacon de parfum qui a appartenu à mon arrière-grand-mère, la femme de Victor. La pièce n'est pas grande mais je m'y sens dans une bulle protectrice et je suis heureuse d'avoir toujours pu la préserver.

Au printemps précédent, lorsque Simon et moi avons décidé de vivre ensemble, nous avons d'abord pensé déménager tous les deux dans un appartement qui ne serait ni chez lui, ni chez moi, mais *chez nous*. Je cherchais avec un zèle modéré, car au fond je n'avais pas envie de quitter ce nid pour lequel j'avais eu le coup de foudre. Après une dizaine de visites

décourageantes, Simon avait fait remarquer qu'on ne trouverait jamais un endroit aussi agréable et atypique. Il suffisait de modifier un peu l'agencement pour qu'il n'ait pas l'impression d'être en transit chez moi. J'avais ouvert un nouveau carnet, j'y avais noté plusieurs propositions, et après de rapides négociations nous étions parvenus à un accord.

Un des fauteuils était parti dans la chambre et je m'étais séparée de mon grand canapé pour le remplacer par un plus petit. On avait poussé des meubles, supprimé la table du séjour, réaménagé la cuisine de façon à pouvoir y prendre les repas même lorsqu'on recevait des amis. Retiré mes affiches, repeint les murs, et tout disposé différemment pour ajouter les aquarelles auxquelles Simon tenait tant. J'avais trié mes vêtements et libéré la moitié de la penderie. La salle de bains aussi avait été repensée autrement.

On adorait tous les deux cet appartement. Une maison de plain-pied, en réalité, constituée d'anciens ateliers d'artisans rénovés, située au fond d'une cour silencieuse et protégée des regards indiscrets par des stores bateau.

Simon travaillait son violoncelle dans le séjour, derrière le foisonnement de plantes vertes qu'on avait disposé de sorte qu'il puisse s'isoler. La plupart du temps, je me réfugiais alors dans mon bureau, la dernière pièce après la chambre. Et si j'étais dans la cuisine, je m'efforçais de ne pas perturber la musique avec des tintements de vaisselle et des claquements de portes. Nous savions que Simon ne pourrait pas se contenter indéfiniment d'un coin de séjour pour répéter, mais il n'y avait pas urgence. L'argent que m'avait laissé mon père n'allait pas s'envoler, et, surtout, acheter un appartement signifierait renoncer aux vagabondages de la jeunesse pour s'enraciner. Simon

ne demandait que ça, mais quant à moi je ne cessais de reporter l'échéance.

Au moment où je débutai mes recherches sur mon arrière-grand-père, Simon travaillait la Cinquième de Beethoven. J'adorais l'entendre de loin, derrière les portes fermées. En particulier le dimanche et surtout lorsqu'il pleuvait, comme c'était le cas ce jour-là. Je l'écoutai dérouler la phrase du deuxième mouvement qui évoque une promenade en forêt, la jouer et la rejouer jusqu'à ce qu'elle approche la perfection. Un chevreuil galopait sous les futaies, un lapin malicieux disparaissait derrière un buisson, puis soudain éclataient des notes guerrières, si typiques du grand Beethoven.

Je m'étais procuré plusieurs ouvrages sur les capitaines d'industrie à Nantes au dix-neuvième siècle, sur les mouvements ouvriers de cette époque, ainsi que sur la construction métallique. Ce filon serait-il exploitable ? Il me faudrait de toute façon donner de l'ampleur à mon champ d'étude, car la page Wikipédia consacrée à l'entreprise de mon arrière-grand-père n'était guère prometteuse. J'avais d'ailleurs été étonnée de constater qu'il en existait une. Pourquoi n'avais-je jamais eu la curiosité de taper le nom de mon aïeul dans un moteur de recherche ? Sans doute parce que le peu que je savais de lui ne m'en avait pas donné envie.

En dépit d'une belle réussite, l'entreprise avait disparu avec la mort de son fondateur – un homme autoritaire et même despotique, d'après Rozic. Les rares fois où mon père mentionnait l'industriel, il l'appelait « grand-père Victor », de sorte que le nom de Martineau, s'il n'avait été si répandu en Loire-Atlantique et en Vendée, m'aurait été à peine plus familier que celui d'une dynastie chinoise d'avant notre ère.

Victor Martineau SA (entreprise)

Entreprise nantaise d'ouvrages métalliques

En 1870, Jules Martineau crée un atelier de serrurerie à Nantes, rue des Échevins. En 1886, à l'Exposition industrielle de Nantes, la grille qu'il présente est citée dans *L'Industriel nantais* comme témoignant d'un goût raffiné et d'une grande habileté.

En 1892, son fils Victor Martineau (1871-1946), qui vient juste d'achever son apprentissage sur le chantier de la tour Eiffel, prend sa suite. Il a compris que l'avenir est à la construction métallique : il oriente l'activité de l'entreprise vers les charpentes légères et recrute plusieurs ouvriers.

En 1898, les dimensions de l'atelier ne permettant pas de travailler à des charpentes de grande ampleur alors que la demande augmente rapidement, Victor Martineau contracte un emprunt pour acheter un terrain et construire un nouvel atelier dans le Bas Chantenay, où sont concentrées la plupart des industries de la région. Il se trouve ainsi tout près des chantiers de construction navale, et bénéficie de la proximité de la gare située sur la ligne Nantes/Saint-Nazaire, ainsi que de celle de la Loire, qui facilite à la fois l'approvisionnement et l'expédition de la production. Le terrain occupe 1 000 m², l'entreprise fait travailler 100 ouvriers.

Le développement de la construction navale, à Nantes mais aussi à Brest et à Lorient, fait affluer les commandes. Victor Martineau équipe de nombreux chantiers navals et fournit des ponts aux chemins de fer français et coloniaux.

En 1914, la mobilisation ralentit l'activité de l'entreprise. Elle reprend après l'Armistice, avec d'autant plus d'intensité qu'il faut reconstruire des ponts de chemin de fer et fournir usines et arsenaux en charpentes métalliques. L'entreprise devient une société anonyme. Victor Martineau, qui a été conseiller municipal de 1900 à 1912 et qui sera élu à l'Assemblée nationale en novembre 1919, noue des liens avec le ministère des Colonies afin d'obtenir des commandes pour l'Afrique.

Mais la concurrence est rude. L'entreprise Joseph Paris obtient les commandes les plus importantes, telle la construction de la grande cale couverte de Lorient avec ses huit ponts roulants et ses huit grues.

1939 marque un nouveau coup d'arrêt. Les ateliers de Victor Martineau SA sont presque entièrement détruits lors du bombardement du 16 septembre 1943. L'activité ne reprend que partiellement, avec des effectifs très réduits.

En 1946, Victor Martineau, qui a 75 ans, cède son entreprise à la ferronnerie Bauchesne. Il décédera quelques mois plus tard.

Ces informations concordent avec ce que je savais. La réussite de l'entreprise, la vie politique, et, d'après les dates, le fait que Victor Martineau s'était probablement marié à un âge relativement avancé.

Si, comme le disait Rozic, Antoine venait de fêter ses vingt-cinq ans lorsqu'il avait été tué, en février 1943, il devait être né en 1918. Victor avait alors quarante-sept ans. Pourquoi avoir tant attendu ? Certainement pas par manque de moyens.

La vie privée de Victor n'avait a priori pas grand intérêt pour une thèse éventuelle, mais j'avais besoin de me faire une image de cet homme qui y tiendrait peut-être une place centrale. Et qui était mon arrière-grand-père.